

L'ethnologue Thierry Nzamba-Nzamba (au centre) et le linguiste Jean-Marie Hombert, en tournage au Gabon pour la Fondation Sorosoro, qui défend les langues en danger.

LUC HENRI FAGE



Brigitte Perucca

À vis à ceux qui pensent que tout a été découvert. Faux ! Il reste encore des « terrains » à explorer. Il suffit d'être muni d'un carnet, d'un stylo, d'un magnétophone et de quelques années d'études en linguistique. La preuve : après deux ans de travail, David Harrison, professeur de linguistique à l'université de Swarthmore, en Pennsylvanie, et Gregory Anderson, du Living Tongues Institute for Endangered Languages de Salem, dans l'Oregon, ont annoncé, début octobre, avoir « découvert » une nouvelle langue dans l'Etat d'Arunachal Pradesh, au nord-est de l'Inde.

Le koro est parlé par environ 1200 locuteurs. De l'aveu même de David Harrison, les guillemets s'imposent pour cette « découverte », car le koro était connu des scientifiques. « Mais on pensait qu'il s'agissait d'un dialecte. Or nos études prouvent qu'il s'agit d'une langue à part entière », explique l'auteur de *The Last Speakers* (éditions National Geographic, 2010).

Ces découvertes émaillent le quotidien des linguistes, ces explorateurs des langues du monde qui se fixent pour mission de collecter et documenter une richesse encore largement inexplorée. « Des langues, nous en trouvons à peu près tout le temps », s'exclame le linguiste Jean-Marie Hombert. Ce spécialiste des langues africaines croit d'ailleurs en avoir détecté une nouvelle, « une langue de chasseur-cueilleur », au Gabon. Mais il attend, pour en attester l'existence, de trouver « un deuxième locuteur »...

Il n'existe pas d'atlas complet des langues du monde. La Fondation Sorosoro, qui défend les langues en danger, en a localisé sur son site 5500, l'Unesco environ 2500. Sur quelque 6000 langues – 6909 selon *L'Ethnologue*, la publication phare du Summer Institute of Linguistics – plusieurs milliers restent quasi inconnues.

Ça tombe bien, car une âme d'aventurier sommeille en tout linguiste. « Quand j'ai commencé, en 1997, à m'intéresser au mwotlap, une langue mélanésienne parlée dans cinq villages sur la planète, je me suis installé dans une maison sans électricité. Je n'avais pas d'ordinateur. J'ai appris la langue, des chants, des poèmes », raconte Alex François, chercheur au CNRS (langues et civilisations à tradition orale) et actuellement professeur invité à l'université nationale australienne de Canberra. Avec quelque 500 langues réparties sur quatre ou cinq Etats, la Mélanésie est un de ces hauts lieux de la diversité linguistique. Alex François a recueilli des « données de première main » sur 22 langues d'Océanie et sur lesquelles l'humanité ne disposait d'à peu près aucune connaissance. « C'est un tra-

Explorateurs de langues

Plus de la moitié des 6 000 idiomes recensés dans le monde sont menacés, faute de locuteurs. D'autres sont très mal connus, comme le koro, parlé par environ 1 200 personnes au nord-est de l'Inde et récemment « découvert » par des linguistes

vail à la James Cook. Il faut cartographier et découvrir les nouveaux territoires », dit-il. « Quand j'avais 5 ans, je voulais être explorateur ; à 6 ans, écrivain, et à 7 ans égyptologue. Je suis devenu les trois à la fois », s'amuse Claude Rilly. Ce spécialiste du méroïtique, la langue des pharaons noirs de la XXV^e dynastie, a établi une parenté entre cette langue disparue et des langues nilo-sahariennes encore vivantes. Mais il manque un chaînon. « Je suis à la recherche du birgid, langue parlée au Darfour et dont un locuteur a été repéré en 2003 par une linguiste soudano-suédoise. Mais depuis, le village a été rasé par l'aviation soudanaise. »

Avant de rendre publique leur « décou-

verte », l'équipe de Harrison et Anderson a sillonné cette région du nord-est de l'Inde pendant deux ans. Ils l'avaient identifiée comme un des 24 « hot spots » de la biodiversité linguistique. Ces grandes zones géographiques se trouvent au sud-ouest de l'Oklahoma, en Amérique centrale, en Afrique subsaharienne, dans le Caucase, en Sibérie orientale. Ils les ont étiquetées ainsi parce qu'elles répondent à trois caractéristiques : un niveau élevé de diversité linguistique, une proportion importante de langues en danger et un niveau très bas de documentation. Comme en Arunachal Pradesh. « Nous allions dans les villages pour recueillir du aka et du miji, quand nous sommes tombés sur cette troisième langue, le koro, qui est aussi différente de l'aka que l'anglais l'est du japonais, même si elle appartient à la même famille tibéto-birmane. »

Le terme de « hot spot » n'est pas emprunté par hasard aux écologistes. « Nous voulons copier ce que les défenseurs de la biodiversité ont fait dix ou quinze ans en arrière », dit David Harrison. Il enrage, comme la plupart de ses collègues universitaires, de voir disparaître des idiomes qui ont permis de raconter la création du monde. Or, plus de la moitié des 6000 langues recensées sur la planète sont menacées. Trois mille d'entre elles sont orales, et leur existence disparaît avec le dernier locuteur. D'où le sentiment d'urgence qui anime ces chercheurs dont le travail de terrain s'apparente à une course contre le temps.

« Au Gabon, des petits gamins ne comprennent plus leurs grands-parents quand ils retournent au village. C'est la première génération à qui cela arrive », raconte Jean-Marie Hombert. « Toutes les langues tibétaines sont menacées. Car tout est ainsi fait que si vous ne parlez que le tibétain vous êtes un citoyen de seconde zone », indique Guillaume Jacques. Ce jeune chercheur travaille, depuis 2002, sur les langues sino-tibétaines et en particulier sur une « petite » langue, le japhug, qui ne compte que quelques milliers de locuteurs.

Son travail, il le décrit en trois étapes.

D'abord, enregistrer des mots, du vocabulaire de la vie courante, « pour l'apprendre et s'habituer au son de la langue ». Il faut un bagage d'environ 2000 mots pour passer à l'étape suivante : enregistrer des histoires, des mythes. La troisième étape consiste à « savoir parler la langue, ce qui permet de trouver des choses nouvelles ».

Bien sûr, l'élaboration d'une grammaire demeure un but scientifique, qui justifie des années de travail, même si elle ne sera lue que par quelques initiés. Mais ce travail, les linguistes ont le sentiment qu'ils doivent en rendre une part aux populations. « Je dois quelque chose à mes locuteurs. Je ne peux pas être uniquement un prédateur », explique Claude Rilly. Alex François, qui a procédé à des heures et des heures d'enregistrement de contes et de légendes en mwotlap « aimerait rendre aux gens de l'île ces enregistrements pour qu'ils les transmettent à la génération suivante ». Il a déjà publié un livre de contes, l'ouvrage le plus long jamais enregistré dans cette langue, ainsi qu'un abécédaire pour les écoles.

Souvent, les linguistes reprennent le travail là où l'avaient laissé les missionnaires, les seuls « colons » à s'intéresser vraiment aux langues pour une raison évidente : transmettre la parole de Dieu dans la langue locale. En Mélanésie, « le premier dictionnaire de mota, une langue du Vanuatu nord, a été rédigé par John Coleridge Patteson, un missionnaire chrétien. Les missions avaient choisi cette langue pour communiquer avec la population car c'est la plus facile », explique Alex François.

En Amazonie, le premier dictionnaire espagnol-sikuni (6000 mots !) a été élaboré par des missions catholiques, rappelle Francesc Queixalós (CNRS – Centre d'études des langues indigènes d'Amérique), qui proteste contre le prosélytisme dont font preuve les protestants, au travers du Summer Institute of Linguistics (SIL), une ONG américaine basée sur la foi, dont le travail est décrié par la communauté lin-

guistique. Le contact avec le terrain peut être rude, tous l'admettent. Rejoindre les villes où l'on parle encore le japhug, une zone située dans le Sichuan, qui a souffert, en 2008, d'un séisme extrêmement meurtrier (70 000 morts), relève de l'expédition. Un compromis consiste, dans un premier temps du moins, à identifier des « locuteurs » dans les villes, car la plupart des communautés dont les langues sont en danger subissent aussi un exode rural. « On trouve un échantillon des cent cinquante ethnies du Soudan à Khartoum », assure Claude Rilly.

Les choses peuvent se corser quand le linguiste est une femme. Françoise Rose, qui étudie, depuis une dizaine d'années, les langues d'Amazonie, en témoigne. Sur-tout depuis qu'elle étudie le trinitario, en Bolivie. « C'est une région très pauvre, l'alcoolisme y est très élevé. Le harcèlement machiste est constant, avec risques de viols et de kidnapping. Et, malheureusement, on court les mêmes risques dans la plupart des régions du monde. »

Ce travail de locuteur se monnaie. Parfois de plus en plus cher. « Contrairement à une idée reçue, il vaut mieux choisir des jeunes, qui sont plus endurants, que des personnes âgées, qui sont supposées conserver la mémoire », témoigne Claude Rilly. Françoise Rose, elle, a commencé par le troc. « J'achetais des roues de vélo, des perles, des bouteilles de gaz. Mais maintenant qu'une relation de confiance est établie, je suis passée à l'argent. »

La plupart des communautés dont les langues sont en danger subissent aussi un exode rural

Difficiles pour ces chercheurs de rester neutres vis-à-vis de leurs « objets » d'étude. Difficile aussi de rester indifférents à la misère qui touche la plupart des peuples indigènes. Car les enjeux dépassent de très loin la linguistique. Maintenir une langue, c'est préserver l'identité culturelle d'un peuple.

L'Indien Ganesh Devy, qui a engagé ses travaux il y a plus de vingt ans, a franchi le pas : de linguiste, il est devenu, à travers la défense de leurs langues, militant de la cause indigène. Constatant que les minorités tribales indiennes étaient exclues socialement et économiquement de la société, il a créé une ONG, qui s'emploie à aider au développement d'activités lucratives. Il a le sentiment de faire œuvre utile sur le plan politique, certaines de ces minorités étant aujourd'hui, dit-il, « tentées par la violence ». ■